

Partie 1 – introduction de l'atelier

Dans un clin d'œil à l'ouvrage de Steinbeck, *Des souris et des hommes*, l'atelier n°1 s'est attelé à la question des attachements, interrogeant la manière dont les choses se présentent sous la main et dans le regard des hommes, mais aussi toutes les difficultés que leur rencontre soulève, la sensibilité qu'elle requiert. Il s'agissait de saisir l'apport particulier de l'ethnographie à cet égard, tout en pointant l'importance d'une attention aux choses dans la description du social.

Afin de préciser les contours de la notion d'attachement, l'introduction s'est attachée à restituer, dans sa dimension tâtonnante et exploratoire, la manière dont l'atelier avait pris forme. Son origine se niche au plus près des terrains respectifs des deux organisatrices : une commune rurale dans le cas de Lorraine Guénée ; une ressourcerie parisienne du côté de Léa Eynaud. S'il serait erroné de voir en ces objets d'enquête le point de départ d'une inclination particulière envers les choses, c'est une littérature commune à leurs deux sujets de recherche, la sociologie de l'environnement, qui avait initialement attiré leur attention en ce sens, celle-ci pointant inlassablement la place mineure accordée à la matérialité, et, par extension, à l'environnement, dans les sciences sociales.

Certes, sociologie et anthropologie traitent des choses, et il est fréquent de regrouper sous l'appellation de « culture matérielle » les travaux d'auteurs aussi divers que Mauss, Leroi-Gourhan et Bourdieu. Toutefois la position de ces choses y est généralement pour le moins ambiguë, sinon secondaire. Comme le soulignent Barbier et Trepos (2007), la sociologie a classiquement accordé "soit trop, soit trop peu de pouvoirs aux choses" dans l'action. A un bout du spectre, l'objet est là mais, dépourvu de prise, il est sans appel, tout puissant ; de l'autre, il n'est que signe arbitraire, marque ou reflet. De ce point de vue, ces différentes approches semblent ainsi manquer quelque peu la rencontre entre les hommes et les choses, éclipsant, chacune à sa manière, le caractère inextricable du lien observé sur le terrain – à savoir la manière dont les enquêtés tout à la fois s'attachent aux choses et se trouvent attachés par elles.

Un réveil cassé mais design qu'on se refusait à jeter lors du tri d'objets en ressourcerie ; des arbres malades dont la coupe éventuelle suscitait des pourparlers dans une commune française : l'appel à communication rédigé dans le cadre de l'atelier posait les termes du débat. Il s'agissait de donner à voir les modalités sensibles d'un attachement aux choses tel qu'il se déploie dans le temps, dans un corps à corps avec elles. Être attaché, ce n'était pas donné à tous dans l'absolu. Ni décision rationnelle, ni pure aliénation, cet attachement ne pouvait se déployer qu'au prix d'une attention minutieuse et soutenue aux activités tâtonnantes qui, peu à peu, lient entre eux les choses et les hommes. A cet égard, l'ethnographie apparaissait une méthode toute désignée, ce dont témoignait, au demeurant, la richesse des travaux déjà initiés en ce sens : plongée au plus près des activités d'inventaire chez les naturalistes du côté de Florian Charvolin ; appuis entrecroisés entre Pasteur et ses microbes sous la plume de Bruno Latour ; mise à l'épreuve de l'objet palpé dans les ventes aux enchères et les services-après-vente dont font respectivement état Francis Châteauraynaud et Laurent Thévenot.

Quant à étudier les attachements, ce sont toutefois les travaux d'Antoine Hennion qui avaient particulièrement inspiré cet atelier. Outre son attention fine pour le corps comme vecteur essentiel de formation des goûts, ses enquêtes présentent l'intérêt de déplier avec une grande sensibilité ce travail incessant de l'amateur pour se « faire aimer » les choses, emboîtant ainsi

le pas à une réflexion sur le politique (remise en perspective de la figure surplombante de l'expert et plaidoyer en faveur d' « une morale "attachée" », en prise directe avec les situations auxquelles elle est censée s'appliquer). L'attachement paraissait ainsi un bon point d'ancrage pour interroger la manière dont les acteurs se rapportent à leur environnement et pour déplier les différentes dimensions de l'engagement, au travers desquels certaines choses se changent parfois en cause à défendre.

Les réponses reçues suite à l'appel à communication avaient toutefois relancé le cours des choses, appelant à un travail de décentrement. Outre la diversité des objets suggérés (des seringues aux puces de Saint-Ouen), les propositions s'illustraient par la variété de leur approche : si certains répondants faisaient des attachements le résultat d'un processus tâtonnant au contact des choses, l'essentiel des propositions entrevoyait l'objet alternativement comme vecteur d'un lien physique et sensible entre les hommes ; le marqueur de certains rôles sociaux ; le point de cristallisation des tensions au sein d'un dispositif socio-technique ; ou encore la manifestation d'une culture matérielle en actes.

De ces propositions variées se dégagent deux nouveaux axes de réflexion, le premier ayant trait à l'histoire du concept d'attachements au sein du CSI. Apparus comme mot sous la plume de Michel Callon, les attachements sont repris par Bruno Latour avant de transiter par un séminaire collectif où ils se voient conférer une nouvelle dimension, notamment corporelle via les écrits d'Antoine Hennion. *Dès lors, comment pratiques ethnographiques et attachements ont-ils évolué au prisme de ces diverses problématisations ; et comment ces dernières s'articulent-elles à présent ?* Un second axe de réflexion mis en exergue par l'appel à communication avait trait au sens commun. De l'attachement sensible à l'attachement moral, les raisons ne manquent pas pour que l'ethnographe se saisisse de la notion d'attachement. *Mais quels sont alors ces attachements que l'on invoque et dans lesquels on se reconnaît ; et quelle est cette ethnographie qui se penche sur eux ? Comment s'y prend-elle pour les identifier, les décrire, les appréhender ?*

C'est sur la base de ces nouveaux questionnements que l'atelier s'est finalement constitué, se proposant de faire dialoguer différentes manières de *saisir* et de *se saisir* ethnographiquement des attachements. Les trois communicants ainsi regroupés rendaient compte différemment du lien aux choses. Pour Lisa Renard, l'attachement s'éprouve par son pendant, le détachement, au prisme d'une enquête anthropologique sur le cycle de vie des manteaux de prestige chez les māoris. Dans une toute autre veine, c'est au cœur d'instantanés sensibles et fugaces qu'Emmanuel Charonnet place le regard, interrogeant la manière dont les naturalistes en herbes affinent leur connaissance des papillons. Enfin, Floriane Derbez décrit l'attachement d'un collectif de huit éleveurs laitiers autour d'un matériel agricole projeté, dont la raison d'être, plus utilitaire *a priori*, s'inscrit dans le cadre d'une politique du ministère de l'agriculture.

Partie 2 – compte-rendu de la discussion

Tandis que Floriane fait le compte-rendu de réunions collectives chaotiques, Emmanuel se lance dans une auto-ethnographie à la rencontre d'un animal furtif, et Lisa a le pouvoir de transporter des images et des histoires à des tisseuses de manteaux dont elle est l'apprentie. Si l'ethnographe est pris de différentes manières dans ces trois enquêtes, que nous apprennent-elles précisément sur le lien entre des choses et des hommes (1) et sur l'étude des attachements (2) ? Ce bref compte-rendu de la discussion se concentre sur cette question-cœur de l'atelier.

(1). L'enquête sur les manteaux de prestige māoris donne des éléments sur le lien particulier qui se tisse avec un objet au gré de son cycle de vie. Il est admis par la communauté que le manteau de prestige puisse être l'objet de circulations au long cours, notamment vers des musées auxquels on reconnaît la capacité d'en prendre soin. Ainsi, les choses auxquelles une société accorde de l'importance ne sont pas forcément cantonnées dans leur milieu d'origine. Un lien très fort peut exister à l'égard d'objets envoyés à l'autre bout du monde. Les musées disposent de casiers de rangement appropriés et les manteaux, être socialisés à part entière, se chargent d'énergie et d'histoires lorsqu'ils circulent. Qu'ils parcourent le monde est donc valorisé. Cependant, il s'agit un jour pour les détenteurs du manteau de le restituer à son clan. La communauté ne cesse en effet de considérer le manteau comme sien et sait qu'il ne vit pas éternellement. Le manteau meurt. Il peut alors porter un homme dans son dernier voyage. L'objet charrie ici toute une dimension mythique.

Quand il s'agit d'aller à la chasse aux papillons, un « corps à corps » révèle un lien intime dans une pratique naturaliste pourtant souvent routinière. Il n'est pas toujours possible de nommer en un coup d'œil l'insecte et cela fait sortir l'humain de son parcours initial pour le suivre dans sa trajectoire. Il faut se rendre sensible aux plis émergeant de la rencontre localisée des corps, et les ajuster à des repères partagés au sein de la communauté naturaliste pour avoir prise sur le papillon, et ce faisant l'identifier. « J'ai voulu faire l'expérience de l'effet de la rencontre », nous dit l'ethnographe, soulignant la charge émotive que cela peut comporter pour soi par contraste avec le moment où un enquêté naturaliste habituellement solitaire lui donne catégoriquement un nom de papillon par-dessus l'épaule.

L'impératif de trouver des repères est aussi présent pour le groupe d'agriculteurs institué par la puissance publique. Il faut faire une liste, évaluer quel matériel doit être acheté en commun. C'est une certaine anthropologie de l'évaluation qui fait ressortir le lien entre des choses et des hommes. Rien n'est simple, du moment où l'on évalue les possibles jusqu'au vote final. On peut rêver d'une machine qui n'existe pas sur le marché, ou encore lever la main pour acheter du matériel dont on a pourtant critiqué la potentielle acquisition. Au final, comment chacun peut « y trouver son compte » ? La manière dont on s'engage face à son entourage humain et non-humain convoque quantité d'expériences.

(2) On remarque que les attachements paraissent plus faciles à saisir pour l'ethnographe quand les humains donnent aux choses le rôle - ou simplement la possibilité - de les rassembler et de les distinguer. L'attachement peut prendre le sens d'un « mariage » (dixit un agriculteur), dont un projet d'acquisition de semoir serait l'occasion. Le matériel agricole est ici chargé de produire un collectif : « C'est assez fort le rôle et la place de la technique pour les rassembler ! », remarque l'enquêtrice. Ce qui se produit alors, c'est l'expression d'une volonté de normes et valeurs partagées entre hommes au-delà du simple choix d'objets techniques. Du côté des naturalistes, la même posture de rassemblement via une communauté de pratiques se retrouve. L'attachement prend forme entre papillons et naturalistes mais ne serait pas possible sans guide, sans s'appuyer sur les pratiques scientifique constituées et incontournables. Quoique partir à la chasse de papillon puisse être une activité solitaire, on a besoin des connaissances du groupe des naturalistes pour arriver à décrire finement ce qui nous arrive et plus prosaïquement pour partager des expériences dont on peut difficilement rendre compte aux profanes. Par contraste, le rapport d'attachement aux choses peut produire des hiérarchies au sein des groupes sociaux, un certain ordre social. On distingue des pratiques agricoles biologiques (par opposition à des pratiques plus conventionnelles) via le patrimoine de gestes mis en valeur lors des discussions pour l'achat de machines. On repère l'homme investi de prestige par la possibilité temporaire de porter un manteau (et gare à celui qui croirait pouvoir porter publiquement un manteau non reconnu par les gardiens māoris !).

De surcroît, il est plus simple de rendre compte de l'attachement, et de son pendant le détachement, lorsque les choses nous échappent. Bien qu'estimé, le manteau ne peut pas être porté indéfiniment. Quand il part en lambeau, l'usure le rend inefficace. Il peut aussi s'être chargé de mauvaises énergies du fait de transgressions rituelles. Il faut alors admettre sa mort, on doit se détacher de l'objet et l'enterrer. Dans un monde plutôt porté par une logique de connaissance de la chose par classification, le rapport avec la chose n'est pas moins simple. Le naturaliste amateur, qui peut considérer que pouvoir nommer est une manière de posséder le monde, risque d'être surpris. Le trouble dans l'identification, modalité de la connaissance en Occident, va le sortir de sa routine. La surprise fonctionne alors comme un guide qui donne du pouvoir aux choses.

Une thématique présente en filigrane de l'atelier demeure cependant en suspens : l'attachement peut-il se muer en ressort du politique ? A cet égard, les communications offrent quelques pistes de réflexion. Être attaché à la qualité des semences agricoles, cela peut susciter un attrait pour une machine qui les trie lentement. Ainsi, selon un agriculteur qui ne fait pas consensus, le critère de rapidité ne peut pas être mis en balance avec un critère de qualité inestimable. Or, trier les graines plus lentement pour mieux produire relève potentiellement d'une forme de « politique du moindre geste » (Pruvost, 2015). De même, quand le naturaliste en vient à considérer le territoire du papillon comme une extension de « son jardin », au sens non pas de sa propriété mais plutôt d'un lieu dont il doit prendre soin, cela relève d'un sentiment de responsabilité nouveau envers le territoire. Quand on s'attache, le monde semble se peupler d'événements – de rencontres de papillons, d'histoires de manteaux. Toutefois, comment les choses se muent-elle en cause à défendre ? Un enjeu de taille émerge pour l'ethnographe : étudier les prolongements politiques *de* l'attachement aux choses.